

A MON AMI

ONUPHRIUS, AFFLIGÉ DE SONNETOMANIE

Pilule homéopathique

L'éclair étincelant transperce le nuage
Ainsi qu'un glaive d'or. Mais toi, fils d'Apollon,
Tu fais, sonnet en main, un bien autre ravage...
Sous ton alexandrin, formidable pilon,

Le critique broyé se tord, écume, enrage ;
L'envieux plumeux, qu'il soit outre ou ballon,
Crevant avec fracas, montre aux yeux du moins sage
Qu'il ne faut pas, hibou, se prendre pour aiglon.

Et c'est bien fait, pardieu ! Car est-il raisonnable
Qu'un scribe sans talent, qui n'a, le pauvre diable,
Jamais été l'auteur du plus petit sonnet.

Se veuille comparer au barde qu'on renomme ?
L'homme fait le sonnet, mais le sonnet fait l'homme !
De la gloire voilà, voilà tout le secret.

Mon cher Onuphrius, c'est en vain que tu le nies :
le sonnet ne te va pas, le sonnet te mine, le sonnet
abrège tes jours.

Vois-tu, on ne trompe pas un vieil ami comme moi.
A défaut de perspicacité, j'ai un cœur qui me répète à
chaque battement : Onuphrius se tue ! Onuphrius se
tue... à rimer !

Que n'écris-tu en prose ?

Au moins, ici, tu voyageras plus commodément,
relayant au besoin, avec la possibilité de "casser une
croûte" quand l'estomac t'en dira et de "dormir un
somme" sous quelque bon vieil arbre de la route.

Car on peut se permettre tout cela sur le "plancher
des vaches" de la prose.

Mais dans les nuages de la poésie, ayant pour hippo-
griffe le sonnet aux ailes rapides, comment veux-tu
avoir le temps et même la pensée de t'arrêter à ces mi-
nutes des besoins matériels ?

Eh ! non.

On part, on court, on vole dans le bleu, dans l'in-
fini, dans ces grands espaces sublunaires où se balancent
des vapeurs palpables et où pourraient des rayons de
soleil... Le vertige vient, l'ivresse s'empare du cerveau,
la vie matérielle n'a plus d'exigences : l'imagination
seule survit et tressaille dans le corps paralysé.

Tu en es là, Onuphrius, mon ami.

Prends garde.

Déjà j'ai constaté chez toi—*res horrible dictu*—des
symptômes de ramollissement. Il y a des rayons ophé-
liens dans tes prunelles.

Le sonnet te jouera quelque vilain tour un de ces
quatre matins.

Me faudra-t-il donc, ô Onuphrius ! écrire sur ta
tombe :

Pour avoir chéri le sonnet,
Il fut en butte aux horions de l'envie
Et mourut comme, au cadran de sa vie,
A peine, hélas ! midi sonnait.

DR V. EUG. DICK.

P. S.—Je t'envoie le sonnet ci-haut—le seul que
j'aie sur la conscience, Dieu merci—à titre de remède
homéopathique. Les homéopathes prétendent que les
semblables guérissent les semblables. On va voir.

V.-E. D.

CORRESPONDANCE

Le Révd. M. Paradis, O. M. I., missionnaire des chantiers, a
écrit dernièrement à un artiste de Montréal, et lui a envoyé des
croquis que nous publions dans la partie de notre journal ré-
servée aux illustrations. Le Rév. M. Paradis est non seulement
un missionnaire zélé, mais il est artiste et s'occupe de dessin
dans ses moments de loisir. M. Henry Julien a bien voulu
nous permettre de publier la lettre et les croquis de M. Pa-
radis.

MATTAWAN, 14 février 1882.

A M. Henri Julien, dessinateur, Montréal.

Mon cher ami,

Sans doute que vous êtes souvent à vous dire : "Est-
ce que le Père Paradis ne pense plus à moi ?" Eh !
bien, vous voyez si j'y pense ou non. Mais, dans la vie
que je mène, ce n'est pas toujours chose facile que de
trouver le temps et surtout les commodités d'écrire. Au-
jourd'hui, je suis à Mattawan, à me reposer quelques
jours, et je profite de ce temps pour m'entretenir quel-
que temps avec vous.

Je ne suis parti de Hull pour ma mission que le 10
janvier seulement. Il y a donc au-dessus d'un mois que
je voyage dans les forêts et que je n'ai couché dans une
maison. Cette vie me paraît dure, si je n'avais été
un peu endurcie à notre chapelle de Montréal. Ici, du
moins, j'ai le jour à moi. La mission se fait la nuit ;
voici comment : On arrive ordinairement aux chantiers
vers 5 heures du soir. C'est le temps où les hommes
reviennent de leur ouvrage. Leur première occupation,
comme vous pouvez vous l'imaginer, c'est de prendre un
chignon de pain et une *brique* de lard et d'avaler le tout

avec une bonne *dîche* de thé fort. Ce devoir accompli,
on commence la veillée. C'est ordinairement mon *orga-
nita* qui donne l'ouverture. On est tout émerveillé d'en-
tendre de si belle musique, et, grâce à ses airs mélo-
dieux, je parviens du coup à apprivoiser même les plus
sauvages. Viennent ensuite les chansons, puis la danse,
quand il y a des joueurs de violon. Après nous être
bien amusés jusqu'à 8½ heures, on annonce que l'on va
maintenant s'occuper de choses sérieuses. Le meilleur
chantre de la *gang* entonne le cantique : "Sans le salut,
pensez-y bien," et tous répondent en chœur. Alors com-
mence le sermon ; mon compagnon, le R. P. Amyot,
prêche en français et moi en anglais. L'instruction finie,
on se met en devoir de fabriquer deux confessionnaux
au moyen de deux couvertes suspendues dans les coins
du chantier. C'est là que nous nous enfermons pour
jusqu'à minuit. Quand nous sortons de derrière la cou-
verte, nous trouvons tout le monde couché sur leurs lits
de sapin à double étage, et ronflant à qui mieux mieux.

Nous aussi gagnons notre *bel* et ronflons comme les
autres jusqu'à 3½ heures du matin. C'est l'heure du
réveil. Ce n'est pas long à dormir, comme vous voyez,
mais on est obligé de faire ainsi à cause des charretiers
ou charroyeurs de billots qui sont obligés de partir avant
le jour pour leur ouvrage. Quand tout le monde est
levé et débarbouillé dans le petit auge de bois, qui est
le bassin de la communauté, nous commençons la sainte
messe, car nous avons avec nous un autel portatif. Tous
les catholiques s'approchent de la sainte communion.
Pour plusieurs, c'est la seule chance de remplir leur
devoir paschal. Après la sainte messe, encore un petit mot
d'exhortation en anglais et en français, et la mission est
finie. Demain, nous recommencerons la même chose dans
un autre chantier, et ainsi de suite. Quand le prochain
chantier n'est pas plus loin qu'une dizaine de milles,
nous avons le temps de reprendre un petit bout de som-
meil dans le chantier après que les travailleurs sont
partis et que tout est tranquille. Mais quand nous
avons 30 ou 40 milles à faire pour rejoindre le chan-
tier suivant, il faut renoncer au sommeil et nous em-
barquer au plus tôt. Quelquefois les chemins sont pas
mal scabreux, car partout il ne sont pas battus comme la
rue Notre-Dame. C'est aussi le manque de sommeil qui
est notre plus grande fatigue. Mais quand nous avons
le temps de nous reprendre, nous sommes *all right*.
La nourriture est généralement très bonne. Bon pain,
bon bœuf, lard, beurre, pommes sèches, sirop, et une
fois il nous est arrivé d'y rencontrer du dinde. Mais
quand nous n'aurions pas toutes ces délicatesses, sans
en excepter le Bordeaux lui-même, nous mangerions le
lard et les fèves avec grand appétit, car nous avons tout
ce qu'il faut pour aiguiser nos estomacs. Bon exercice
et surtout grand air. Quand au pays que nous parcou-
rons, rien de plus propre à exciter l'enthousiasme d'un
artiste. Mais quand on est missionnaire, il faut quel-
quefois sacrifier le pinceau. Quelquefois nous escala-
dons de hautes montagnes, d'où la vue ne découvre que
des forêts sans bornes ; tantôt nous cheminons sur de
grands et magnifiques lacs, dont quelques-uns ont jus-
qu'à dix milles de large. Le plus souvent nous mar-
chons à l'ombre de deux hautes murailles de grands
arbres toujours verts, où la neige accumulée produit les
figures les plus gigantesques. Quelquefois une perdrix
ou un lièvre se rencontrent sur notre passage, et je les
salue à coups de fusil.

Nous avons traversé de la sorte une route de plus de
600 milles depuis notre départ de Hull. Notre pre-
mière direction a été vers la source de la rivière Cou-
longe, qui se trouve à 250 milles au nord-ouest d'Ot-
tawa. C'est là que nous avons enduré les plus grands
froids de l'hiver. Ce fut pendant trois jours surtout, le
dimanche, lundi et mardi. En traversant un grand lac,
le lundi matin, nous avons failli mourir de froid ; heu-
reusement, il n'y a eu que notre charretier à se geler le
nez. Nous avons visité dix-neuf chantiers sur la rivière
Coulouge ; maintenant, nous sommes dans le haut de
l'Ottawa, et nous revenons par la rive sud, dans la di-
rection de la rivière Pitawawe. Nous ne serons de
retour que vers la fin de mars.

Je vous envoie pour le moment trois petits croquis
d'après nature, mais j'ai presque honte de montrer cela.
J'espère que si vous les publiez vous les corrigerez un peu
pour les rendre passables. J'aimerais à ce que vous me
conserviez les originaux que je vous envoie, car, quoi-
que ça ne soit pas grand chose de drôle, j'y tiens à titre
de souvenir de mon voyage, et je me propose de les re-
travailler quand j'en aurai le loisir. Vous trouverez les
titres au verso des croquis. Dans quelque temps, je
tâcherai de vous envoyer, pour *L'Opinion Publique*, un
intérieur de chantier que je n'ai fait encore qu'ébaucher
grossièrement. Quant aux trois ci-joints, je vous per-
mets de les publier si vous pensez qu'en les corrigeant
vous pouvez en faire quelque chose de passable. Vous
pourrez, s'il vous plaît, adresser un numéro du journal
où vous les publierez au collège d'Ottawa, et un autre
à la maison de St-Pierre, Montréal.

Je demeure, mon cher monsieur Julien,
Votre ami sincère et dévoué,
C. A. W. PARADIS, Ptre, O.M.I.
Missionnaire des chantiers.

P. S.—Priez pour moi et nos pauvres missions.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

L'assemblée nationale de France a décidé, à la ma-
jorité de 349 contre 134 voix, qu'il fallait abolir le con-
cordat qui règle les relations entre l'Église et l'Etat en
France et avec la Cour de Rome. L'ère de la persécu-
tion religieuse n'est pas finie en France. M. de Frey-
cinet, qui passe pour un modéré, a, paraît-il, consenti à
se rendre au vœu de la majorité.

Au moment où cela se passait en France, la Chambre
des Communes expulsait de nouveau l'athée Bradlaugh
de son sein et lui retirait son mandat. Une nouvelle
élection s'est encore terminée par le triomphe de Brad-
laugh, qui va sans doute encore réclamer son siège.

Les bruits de guerre en Orient circulent de plus en
plus. Les relations entre la Russie et l'Autriche sont
des plus tendues. D'un autre côté, les liens qui unis-
saient l'Allemagne à l'empire moscovite sont bien af-
faiblis. L'opinion générale paraît être qu'avant long-
temps la guerre éclatera en Orient.

Nous disions, au lendemain de la chute du grand mi-
nistère, que Gambetta reviendrait, et qu'en dehors du
gouvernement il serait encore la grande personnalité du
parti républicain. Nous trouvons, dans un journal de
Paris, la confirmation de notre appréciation de la situa-
tion à cette époque.

"Je ne recherche pas, en ce moment, dit ce journal,
quels peuvent être les desseins de M. Gambetta, ni le
but qu'il poursuit en soufflant ainsi tour à tour le froid
et le chaud ; mais je constate, sans autre réflexion, que
l'importance de son personnage n'a pas diminué.

"Il ne peut plus faire un pas, il ne peut plus tousser
sans émuouvoir le monde. Depuis vingt jours, les jour-
nalistes passent leur temps à nous démontrer qu'il ne
pourra plus jamais rentrer en scène ; ils ont bien raison
de dire qu'il n'y rentrera pas ; il y est toujours : il n'en
est jamais sorti.

"Le spectacle est des plus comiques ! Je vous défie
d'ouvrir un des journaux républicains qui ont le plus
contribué au croc-en-jambe du 25 janvier, sans y trouver
la plaisante oraison funèbre que voici : "Es-tu assez
tombe, mon bel ami ! Es-tu assez roulé ! Jamais tu ne
relèveras d'une pareille dégringolade ! Tu es fini, usé,
archi-usé ! Tu n'es plus qu'un spectre, un fantôme, une
ombre, feu Gambetta !"

"Et l'idée que feu Gambetta pourrait revenir les fait
tressaillir jusqu'aux moelles.

"A chaque ligne, à chaque mot, ils supputent et me-
surent les chances de ce revenant. Ils en parlent avec
une terreur amusante, comme d'un vampire qu'ils au-
raient déjà sur le dos—"Miserable ! tu espères prendre
ta revanche, tu conspires, tu machines on ne sait quoi
dans l'ombre, tu rêves quelque tentative criminelle pour
ressaisir ta popularité et ton pouvoir... Sois tranquille !
Nous veillons ! Nous sommes là, le peuple est là ! Au
besoin, nous aiguiserions de nouveau le poignard de
Brutus contre César..."

"Pauvres gens, ils suent la peur !

"La petite comédie qu'ils nous donnent ainsi tous
les jours rappelle de fort près certaines situations, cer-
tains tableaux historiques, et même classiques, entre
autres le fameux morceau où Demosthène a peint les
agitations et les terreurs athéniennes : "Que dit Phi-
lippe ? Que fait Philippe ?" On sait cela par cœur,
même sans être bachelier.

"Sans remonter aussi loin dans l'histoire, il est facile
de remarquer que les adversaires de M. Gambetta parlent
de lui comme les rois de l'Europe parlaient de Napo-
léon à l'île d'Elbe ou à Ste-Hélène. Leur prisonnier
leur faisait passer des nuits blanches ! A voir le trouble
des républicains qui ont renversé M. Gambetta, on est
tenté de croire que ce vaincu a conservé sur eux une
influence analogue. Même absent, il ne leur laisse pas
un moment de repos ; même par terre, il gouverne la
France. La République et les républicains sèchent d'in-
quiétude devant l'ombre de M. Gambetta.

"La dictature occulte, l'obsession clandestine qu'on
accusait M. Gambetta d'exercer à côté du pouvoir officiel
n'était peut-être autrefois qu'une hypothèse. En tout
cas, elle existe toujours, avec cette différence qu'elle a
cessé d'être volontaire.

"Par l'épouvante qu'il cause à la République et aux
républicains, M. Gambetta est resté dictateur malgré
lui ; c'est la dictature de l'effroi ?"

Les fièvres les plus pernicieuses sont dues aux
chambres à coucher mal ventilées, aux cours mal-
propres, aux écuries et aux égouts que l'on néglige de
nettoyer.

* *

Un boucher, qui se mourait, disait à sa femme :
—Il faut qu'après ma mort tu épouses notre garçon
Jacques ; c'est un solide compagnon, et, dans notre mé-
tier, il faut un homme comme celui-là.
—J'y pensais justement, répondit la jeune femme,